# Jurassien, bernois et suisse : le sentiment national dans le Jura au début du siècle vu à travers quatre "festspiele" (1908-1926)

Autor(en): **Donzé, Pierre-Yves**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **102 (1999)**

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684882

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# Jurassien, bernois et suisse : le sentiment national dans le Jura au début du siècle vu à travers quatre « festspiele » (1908-1926)

Pierre-Yves Donzé

## Introduction

Au cours du XIX^e siècle, l'extrême hétérogénéité de la Suisse ne permet pas de construire une identité nationale sur des bases linguistiques ou religieuses comme ailleurs en Europe. Le sentiment d'appartenance à une même communauté de destin se fait essentiellement par l'exaltation d'une histoire mythifiée qui permet aux ressortissants de tout le pays de se sentir les héritiers des fondateurs de la vieille Confédération[1]. Au centre de cette mythologie nationale, on trouve l'image du paysan suisse vivant au sein des Alpes et défendant farouchement son indépendance face aux envahisseurs étrangers. Dans tout le pays, c'est autour de cette idée centrale que viennent se greffer les différentes identités cantonales. Chaque composante de la Confédération va penser son propre passé dans ce cadre identitaire et démontrer sa participation au mythe suisse. La propagation de cette suissitude dans l'ensemble de la population se fait par l'intermédiaire de grandes manifestations populaires qui rassemblent des personnes provenant des quatre coins du pays : fêtes fédérales de gymnastique ou de tir, expositions nationales, commémorations historiques, etc.

C'est dans ce contexte identitaire et commémoratif que naissent les « festspiele » vers la fin du XIX^e siècle[2]. On peut définir brièvement le « festspiel » comme une pièce de théâtre à caractère patriotique et commémoratif, comportant des parties jouées et des parties chantées, dont les acteurs sont nombreux et amateurs. Le « festspiel » est une *œuvre de circonstance*[3] car il s'adresse à une collectivité particulière et à un moment particulier (commémoration). Le premier du genre a lieu en 1886 lors de la fête commémorative de la bataille de Sempach. De nombreux cantons suivent rapidement cet exemple : Schwytz (1891), Berne (1891), Bâle (1892), Neuchâtel (1898), Thurgovie (1898), Soleure (1899) et Les

Grisons (1899) ont tous le leur avant la fin du siècle. D'autres suivent après 1900.

En conclusion de son étude sur ces manifestations en Suisse romande, Séverine Hutin affirme que *les «festspiele», au travers de leurs tabous et des mythes qu'ils véhiculent délivrent donc bien un message univoque qui peut se résumer ainsi: La Suisse est une nation, une entité propre et différente des autres. Elle se définit au travers de son histoire et de son avenir. De même, malgré les disparités des Helvètes, Le Suisse existe. Il se caractérise par cet esprit suisse qui transcende les différences de langue, de race et de religion. [...] Le «festspiel» et la fête qui en est indissociable ne sont finalement que [...] un plébiscite par lequel le peuple est amené à répondre positivement à la question implicite de l'existence de la Suisse et du désir de poursuivre la voie commune.*[4]

Dans le cadre de ce petit article, nous aimerions voir comment les «festspiele» jurassiens s'intègrent dans le cadre helvétique et quelle attitude ils adoptent vis-à-vis de l'ambivalence de l'identité jurassienne (on est jurassien, bernois et suisse). On a en effet souvent exalté le caractère régionaliste, voire nationaliste, de l'identité jurassienne en construction dans la seconde partie du XIX[e] siècle. Or, pansées les plaies du Kulturkampf, on assiste à un lent rapprochement entre les idéologies et les intérêts des partis de la droite bourgeoise, sur un fond de bouleversements socio-économiques et de développement des mouvements ouvrier et socialiste. Face à l'émergence du monde moderne, les élites traditionnelles s'unissent dans la défense de l'ordre ancien et dans la lutte contre la «dégénérescence morale» du moment. Les intellectuels et les notables jurassiens cherchent à s'intégrer pleinement au reste du pays. Le Jurassien ne veut plus s'affirmer en s'opposant, comme au XIX[e] siècle, mais en participant à la vie de la nation. Les «festspiele» jurassiens expriment cette volonté d'intégration par l'adoption des valeurs helvétiques du moment comme référent identitaire.

## Les «festspiele» jurassiens

Nous nous arrêtons ici sur quatre «festspiele» joués dans le Jura au début du siècle. Nous adoptons une présentation identique pour chacune de ces pièces. Dans un premier temps, il s'agit de donner un résumé synthétique du «festspiel» qui permette de montrer l'idéologie se dégageant de l'œuvre. Dans un second temps, nous essayons d'évaluer les réactions du public, notamment par l'intermédiaire de la presse régionale.

## «A Saint-Germain et à la Prévôté de Moutier-Grandval» (1908)[5]

Le premier «festspiel» joué dans le Jura l'est à l'occasion du 3e Festival de la Fédération des sociétés de chant et de musique du district de Moutier qui se tient dans le chef-lieu le 5 juillet 1908. Ses auteurs en sont le professeur et historien Paul-Otto Bessire[6] (texte) et son ami le journaliste Léon Froidevaux[7] (musique), tous deux domiciliés à Moutier.

Cette pièce ne s'adresse pas à l'ensemble des Jurassiens, mais uniquement aux gens de la Prévôté. Elle raconte l'histoire de la ville depuis ses origines médiévales. Bessire recourt à un procédé pédagogique simple, voire naïf, mais efficace: le spectacle commence par une discussion sur les origines de la ville entre des enfants et une fée. Au cours de son récit, celle-ci fait revivre les principaux acteurs du temps passé qui décrivent alors leur époque aux personnes présentes sur scène et au public.

Les deux premiers tableaux s'ouvrent sur une époque immémoriale, celle d'un Moyen Age obscur et lointain qui a vu des moines fonder un hameau qui allait déboucher sur une ville prospère: Moutier. Cet ancien temps a disparu et beaucoup de choses ont changé depuis saint Germain. Un enfant l'explique aux moines: *Depuis mille ans bien des misères, Ont pénétré dans ses maisons de* [Moutier]. *La bourgade a connu les guerres, La peste et les révolutions.*[8] Cependant, malgré tous ces tourments, les Prévôtois ont su garder l'essentiel de l'héritage ancestral: l'attachement à la religion, qu'elle soit catholique ou protestante[9]. Le «festspiel» se termine par une invocation à la protection divine qui n'est pas sans rappeler les mythes helvétiques du peuple élu et du «Sonderfall Schweiz»: *Dieu bon, nous t'invoquons! Répands sur la cité, Que Saint-Germain fonda, paix et prospérité.*[10]

Après ce rappel des origines religieuses de la cité, le «festspiel» fait un grand saut dans le temps et s'arrête au XVIIIe siècle. Des bourgeois du lieu vantent la valeur militaire des Prévôtois et leurs engagements aux côtés des Bernois durant la guerre de Trente Ans (1618-1648) et la seconde guerre de Villmergen (1712). L'attachement militaire des gens de Moutier à la vieille Confédération se retrouve jusque dans l'engagement de plusieurs jeunes de la cité dans le service étranger. L'un de ces mercenaires déclare peu après: *Il coule encore dans nos veines, Le sang des Suisses, nos aïeux.*[11]

Bessire réussit alors à placer une petite intrigue amoureuse au milieu de cette démonstration patriotique. C'est l'occasion d'exalter la famille traditionnelle et la terre des ancêtres[12]. Il s'agit de l'histoire d'une jeune fileuse qui attend le retour de son fiancé parti pour la guerre avec ses alliés suisses. Celui-ci s'en revient sans dommage et peut chanter son bonheur d'être de retour au milieu des siens: *Qu'il est doux après la bataille [...] De revoir enfin son vallon.*[13] Ce jeune couple symbolise à lui seul la

famille traditionnelle dans laquelle chacun occupe une place déterminée. En fin de «festspiel», un chœur de jeunes garçons chante: *Sœurs vous chantez les vertus domestiques; Nous jeunes gens chantons les libertés, De la patrie aux vallons idylliques, Aux monts hautains, aux actives cités.* [14]

Enfin, le dernier thème évoqué dans cette pièce est le travail, agricole et industriel, dont un horloger du XIX[e] siècle chante les bienfaits. Cet homme se présente à travers son discours comme un travailleur à mi-chemin entre le travail industriel et l'artisanat, qui est resté très proche de la nature. Il évoque l'image mythique du paysan-horloger. Son travail est magnifié au point de taire tout ce qui évoque les difficiles conditions d'alors dans l'industrie naissante, comme le travail en usine, les crises cycliques et les conditions de vie des ouvriers[15]: *L'horlogerie a bien des charmes, Les tourne-vis, voilà mes armes. Je lime et burine en sifflant, Je burine et lime en chantant (...) Dans l'atelier les machines palpitent. Le blé mûrit; là-bas sur les coteaux.*[16] Le travailleur paraît si libre qu'il choisit lui-même l'organisation de son temps: *Quelquefois, quand le soleil brille, Je m'en vais chercher la morille.*[17]

L'impact du «festspiel» est difficile à évaluer, les journaux n'étant guère prolixes à son sujet. Le journal prévôtois *Le Petit Jurassien*, dont le rédacteur en chef n'est autre que Léon Froidevaux, semble plus préoccupé à militer contre l'interdiction de l'absinthe. Il nous apprend tout de même que les deux représentations de la pièce ont obtenu un beau succès populaire: *Que dire du «Festspiel»? Un succès, c'est trop peu dire. Le public fut littéralement empoigné. On s'arrachait les places. Aux deux représentations, le stand était archibondé. On voyait des spectateurs juchés jusque sous le toit. A chaque instant éclataient des salves d'applaudissements. (...) Ils* [les auteurs de la pièce] *furent appelés sur la scène aux acclamations frénétiques de la salle et reçurent chacun une couronne de laurier.*[18]

Le but éducatif de la pièce est évident: il s'agit de montrer à la jeunesse et à l'ensemble de la population quelles valeurs retenir de la vie passée. Lors de la scène finale, on s'adresse aux jeunes gens à qui l'on dit: *(...) les exploits que nous conte, L'histoire du pays, vous montrent le chemin, Que nous avons suivi, que vous suivrez demain.*[19] C'est ainsi qu'on met en scène une société harmonieuse, égalitaire et sans conflits. La femme est au foyer et s'occupe de la famille. L'homme travaille au champs ou à l'atelier. Il protège, les armes à la main, les siens et son pays en cas de danger. Quant à la Providence, elle veille sur ce monde idyllique. Le discours aux forts accents barrésiens du maire Delévaux lors des festivités résume à lui seul les conceptions de l'histoire, de la patrie et de la famille telles que les met en scène Bessire: *La patrie est un fait analogue à la famille, à la race, à la vie elle-même. On n'est pas plus indépendant de sa patrie que de ceux qui nous ont donné le jour;*

*c'est son sang qui coule dans nos veines, c'est son âme qui revit dans nos âmes, c'est son histoire qui continue dans notre destinée, comme vous pourrez le voir tantôt dans la pièce qui nous sera jouée sur la Prévôté de Moutier.* [20]

Cette manière de se représenter en une communauté quasi hors du temps, qui emprunte à son passé des éléments décontextualisés et idéalisés afin de se créer une image utopique de soi-même, s'intègre tout à fait dans le cadre identitaire helvétique du moment. Le bimensuel genevois *La Patrie suisse* reproduit une photographie de la pièce prévôtoise dans son numéro du 5 août 1908. On y aperçoit l'horloger exaltant le travail devant une fresque reproduisant au premier plan la statue de Guillaume Tell et de son fils, et au second plan un paysage alpestre. Le déroulement de l'histoire prévôtoise devant une image si symbolique illustre à merveille l'intégration de Moutier dans le cadre helvétique. Le «festspiel» prévôtois participe ainsi pleinement à l'édification d'une image bricolée de la Suisse: la construction d'une miniature parfaite, d'une image de la Suisse plus vraie que la Suisse. [21]

## «La Réunion du Jura au Canton de Berne» (1908) [22]

Contemporain du précédent, ce «festspiel» est joué à l'occasion de la Fête cantonale de musique qui se tient à Porrentruy du 25 au 27 juillet 1908. Ses auteurs sont les professeurs Hippolyte Sautebin (paroles), Louis Chappuis et Jämes Juillerat (musique) [23].

Le scénario de la pièce est relativement simple. On met en scène un épisode d'histoire jurassienne hautement symbolique: l'arrivée des délégués de Leurs Excellences de Berne à Delémont, en 1818, pour y recevoir le serment de fidélité des fonctionnaires de la nouvelle partie du canton. Le «festspiel» se déroule en quatre parties.

Le premier tableau montre une ville de Delémont heureuse de recevoir en ses murs l'avoyer von Wattenwyl et ses sbires. Le bourgmestre fait acte d'allégeance: *Vous êtes ici chez vous, Monseigneur* [24]. Le public acclame ses nouvelles autorités, les notables du lieu leur présentent les clés de la ville et des demoiselles d'honneur leur offrent de splendides bouquets. Les Bernois sont accueillis comme des libérateurs. Ils permettent enfin aux Jurassiens de faire pleinement partie d'un peuple suisse épris de liberté comme eux-mêmes: *Le gai soleil de Morgarten, Qu'on vit briller à Laupen, Dès demain, sur nos vertes cimes, Va darder ses rayons sublimes.* [25]

Le deuxième tableau se veut une reproduction fidèle de la cérémonie de prestation du serment. L'avoyer récite le texte du discours effectivement prononcé en 1818, dont l'auteur a retrouvé des fragments dans les archives. Après cela, les fonctionnaires prêtent l'authentique serment. Enfin, comme nonante ans auparavant, un *Te Deum* clôt la prestation. Il est suivi d'un chœur d'hommes chantant *Nous serons fiers de ce nom de Bernois [...] Laissons, laissons éclater notre joie*[26].

La cérémonie officielle terminée, c'est la fête populaire qui fait l'objet du troisième tableau. De jeunes garçons dansent au son de la *Bernermarsch* et, dans la fougue de leur jeunesse, proclament: *Si dès maintenant nous sommes Bernois, Nous n'abdiquerons pas notre sang gaulois, Nous conserverons nos mœurs et nos usages, Notre doux parler: pieux héritage, Dont rien pour nous n'égale la valeur. Les garder intacts, c'est le vrai bonheur!* [27] Nullement contrarié, l'avoyer comprend les jeunes Jurassiens et les approuve. L'Acte de Réunion (1815) garantit notamment ces revendications. Ainsi, avec le bourgmestre de Delémont, il peut clamer: *Votre/Notre Jura, d'ailleurs, en politique, Ne fera qu'un avec la République*[28]. Après cette ultime mise en confiance, des écoliers viennent chanter les louanges du paternalisme bernois. Ils sont suivis d'un chœur d'hommes qui entonnent un air en dialecte alémanique, symbolisant la présence de germanophones dans l'ancien Evêché. Enfin, un chœur général met un terme à la cérémonie de 1818. Ce chant prend la forme d'un hymne à la paix et à la liberté dont bénéficieront les Jurassiens dans un Etat neutre.

Le dernier tableau, intitulé *90 ans après,* montre les bénéfices tirés par le Jura de sa présence dans cet Etat neutre et libre: *L'industrie y a pris un grand essor, l'agriculture y a prospéré. De bonnes écoles existent partout, la vie de sociétés* [sic] *y est devenue intense.* [29] Cette dernière partie est l'occasion de montrer sur scène tous les groupes sociaux qui ont profité de la prospérité offerte par un nouveau cadre politique et qui chantent tour à tour leur attachement à leur communauté. Le monde agricole entonne *Les Petignats* en patois. Les travailleurs de l'industrie chantent *La Rauracienne* de Stockmar, et un groupe d'horlogers et de tisseurs *Le Jura*. Enfin, des étudiants reprennent *La Réfouss*.

Un tableau final rassemble tous ces groupes. Accompagnés par un orchestre, ils chantent *Le cantique suisse*. La fusion des diverses couches socioprofessionnelles dans cet élan patriotique symbolise l'idéal d'une société sans classes et sans conflits. Apparaissent alors derrière ce chœur trois femmes qui personnifient *Helvetia, Berna* et *Rauracia*, déesses nationales protégeant maternellement leur monde idyllique.

Ces scènes sont assez évocatrices par elles-mêmes et ne nécessitent pas de longs commentaires. Le référent identitaire est triple (Jura, Berne et la Suisse) mais ne pose pas de problème à un sentiment national qui intègre ces différentes dimensions à travers l'idéal d'une société harmo-

nieuse. Le rattachement de 1815 à Berne et à la Suisse est perçu comme un événement heureux qui a permis un développement régional prospère et partagé, dans le cadre d'un Etat démocratique et neutre. L'évocation d'une société sans classes, consensuelle et paisible, donne une force supplémentaire à cette image mythique du bonheur suisse.

Cette pièce rencontre une véritable ferveur populaire. Selon la presse locale, cinq à six mille personnes assistent en 1908 à ce spectacle joué à plusieurs reprises, tant le succès est important, par près de 300 acteurs et 200 chanteurs, des amateurs de la région. A la masse populaire se mêlent les conseillers d'Etat Simonin et Gobat, ainsi que le préfet de Porrentruy Ernest Daucourt. Radicaux et conservateurs-catholiques, Ajoulots et Vadais, peuple et élite, l'ensemble de la société se retrouve pour clamer son patriotisme. Le très radical *Démocrate* applaudit la manifestation: *Les Bernois se sont toujours montrés respectueux de nos mœurs, de nos usages et surtout de notre langue. Et il était bien placé, à l'occasion d'une fête cantonale de musique, d'évoquer l'acte le plus solennel de notre réunion à ce qu'il est convenu d'appeler l'ancien canton.*[30] Le journal bruntrutain et catholique *Le Pays* émet quelques réserves, notamment à propos des conflits politico-religieux du XIX[e] siècle. Mais, en fin de compte, son adhésion reflète la lente intégration des conservateurs-catholiques au sein des institutions politiques bernoises et helvétiques. L'heure n'est plus à la division et à l'affrontement, mais au rapprochement. *Le Pays* écrit: *De part et d'autre, on a constaté qu'il n'est pas si difficile de s'entendre; on a compris que les préjugés, si longtemps tenaces, enracinés, qui nous ont fait tant de mal en 1873, finissent par tomber peu à peu devant la réalité des choses [...]. Oui, entre nous les Jurassiens et les Bernois on peut, on doit se regarder en face, puisqu'on n'a rien à se cacher les uns aux autres; on peut, on doit devenir enfin «un seul peuple de frères.* [31]

La pièce est à nouveau jouée à Delémont les 26 et 27 juillet 1924 lors d'une fête cantonale de gymnastique. Placé dans le cadre d'une manifestation sportive qui est elle-même une occasion d'exalter un sentiment communautaire partagé, le «festspiel» de Sautebin rencontre une intense ferveur populaire. *Le Démocrate* s'enthousiasme: *Que de croix blanches sur fond rouge! Que d'ours sur fond jaune! On se sent vraiment bien dans notre Suisse, dans notre grand canton.*[32] Son confrère conservateur a perdu tout esprit critique: *C'était vraiment réjouissant de les voir tous mêlant le vieux dialect* [sic] *bernois, le patois de nos campagnes et le français.*[33] Le patriotisme helvético-berno-jurassien ne s'est pas affaibli en vingt ans, malgré l'éphémère comité séparatiste des années 1910. Bien au contraire, l'intégration politique du parti conservateur et la lutte contre la grève générale de 1918 et le socialisme naissant ont renforcé les liens au sein des couches dominantes jurassiennes et rapproché celles-ci de leurs homologues bernoises[34].

## «La Gloire qui chante» (1920)

Le troisième «festspiel» jurassien n'est pas directement lié à une commémoration historique ou à un grand rassemblement populaire. Cette pièce est une conséquence de la guerre de 1914-1918 et les représentations ont lieu durant l'année 1920 dans le cadre de manifestations militaires visant à honorer les soldats qui ont été mobilisés durant le conflit. La pièce est rédigée par le professeur fribourgeois Gonzague de Reynold, principale figure helvétiste du début du siècle et chantre de l'ordre réactionnaire, dont l'influence sur les intellectuels jurassiens est alors prépondérante[35]. Nous n'avons malheureusement pas réussi à retrouver le texte de la pièce mais divers témoignages de l'époque nous permettent de nous en faire une idée pas trop mauvaise.

D'après ce que l'on sait, ce «festspiel» présente l'engagement militaire des Jurassiens au cours des âges. La «Chronique jurassienne» des *Actes* de la SJE de 1920 écrit que *cette pièce est la glorification du patriotisme jurassien le plus pur. On y voit défiler les soldats aux différentes époques héroïques de notre histoire.*[36] Le régiment d'Eptingue occupe une place de choix dans cette représentation. L'idée du «festspiel» est de montrer la voie suisse de l'histoire militaire jurassienne par la participation de Jurassiens d'une part au mythe helvétique du citoyen-soldat défendant la liberté de sa petite patrie, et d'autre part au service étranger[37]. *Le Pays* s'en fait le témoin au lendemain d'une représentation: *Porrentruy et le pays rauracien viennent de proclamer leur indéfectible attachement à la patrie suisse, leur volonté de tenir fièrement, loyalement, utilement, dans la famille helvétique, la place à laquelle nous donnent droit le passé du Jura et le patriotisme de ses habitants.*[38] La participation des Jurassiens au sentiment national helvétique et une histoire similaire, voire partagée, entre l'ancien Evêché de Bâle et la vieille Confédération sont l'occasion pour Alfred Ribeaud de militer en faveur de la création d'un canton du Jura[39]: *Ce «festspiel» a rappelé que le Jura a, lui aussi, une tradition militaire et que, pour ce motif comme pour beaucoup d'autres, il a le droit de revendiquer sa place auprès des 22 cantons.*[40] Si le séparatisme de Ribeaud et de ses amis est alors très minoritaire[41], l'attachement aux valeurs traditionnelles de la Suisse (armée et patrie notamment) est largement partagé. L'inauguration de la Sentinelle des Rangiers en 1924 symbolise cette volonté d'affirmer le caractère suisse du Jura par son engagement militaire.

Une première représentation de cette pièce a lieu les 14 et 15 février 1920 à Porrentruy dans le cadre d'une manifestation militaire en l'honneur des soldats mobilisés en 1914-1918 et en particulier de ceux décédés de la grippe espagnole. Les bénéfices sont destinés au Fonds de secours du Soldat jurassien. Les divers rôles sont tenus par des soldats, des sous-officiers et des officiers originaires d'Ajoie. On note la présence du

conseiller fédéral Scheurer, des conseillers d'Etat d'Erlach et Stauffer, ainsi que de nombreux officiers et une foule populaire. Une fois de plus, l'exaltation du sentiment patriotique permet d'affranchir les barrières sociales, même si les uniformes distinguent les individus. Le succès est total: *On peut dire que ça été* [sic] *du délire, dans la foule des spectateurs, quand les habits rouges du régiment d'Eptingue sont arrivés en scène, en chantant la fameuse marche de Zimmermann.* [42] D'autres représentations ont lieu la même année à Saint-Imier et à Zofingue lors du Tir cantonal argovien.

Ce «festspiel» est à nouveau joué dans une forme réactualisée en 1940 sous l'impulsion d'une petite troupe de théâtre régionale dirigée par Roland Stähli. Les thèmes de la pièce s'intègrent particulièrement bien dans la cadre de la défense nationale spirituelle. Dans une lettre aux organisateurs de la manifestation, Gonzague de Reynold explique ses intentions: *[...] j'ai essayé d'amener une fin de caractère liturgique et sacré, en y faisant participer autant que possible l'auditoire lui-même: le sacrifice à la patrie, l'alimentation par chacun du feu qui ne doit jamais s'éteindre.* [43] Ce patriotisme «officiel» de la Suisse en guerre rencontre l'adhésion de larges couches de la population jurassienne.

## «Le Banneret» (1926) [44]

Le dernier des «festspiele» jurassiens présente plusieurs similitudes avec le premier d'entre eux. Il s'agit d'une pièce de portée restreinte qui s'adresse avant tout aux Prévôtois. Les textes sont de Paul-Otto Bessire et la musique d'Ariste Gogniat[45]. Mettant en scène près de 150 acteurs et musiciens de la région, cette pièce est jouée à Moutier à quatre reprises, les 5 et 6 juin 1926. Plus d'un millier de personnes, parmi lesquelles le conseiller d'Etat Stauffer, assistent à chacune des représentations. Un train spécial Tavannes-Moutier est organisé le dimanche pour permettre aux ressortissants des villages du district de voir le spectacle.

Contrairement à la pièce de 1908, ce «festspiel» n'a pas pour but de présenter l'ensemble de l'histoire prévôtoise. Bessire met en scène un épisode particulier de l'histoire locale et régionale: le refus du banneret prévôtois Henri Visard de prêter serment au nouveau prince-évêque Jean-Conrad de Reinach (1705).

La thématique centrale de cette pièce est politique: unis derrière leur banneret Henri Visard, les Prévôtois refusent de prêter le serment d'obéissance au prince-évêque avant que celui-ci n'ait reconnu la combourgeoisie entre Berne et la Prévôté. L'attachement à la ville de Berne est primordial car il fait des habitants de Moutier des Suisses à part entière. Les Prévôtois se considèrent comme tels et rejettent toute

immixtion étrangère dans leur vallée. Visard affirme haut et fort leur volonté: *Nous mourrons, s'il le faut pour cette combourgeoisie avec Berne qui fait de nous des Suisses!*[46] Lors de la cérémonie solennelle qui se tient à Delémont, alors qu'Ajoulots et Vadais ont déjà prêté le serment, Visard s'y refuse et proclame dans une phraséologie helvétiste: *L'essentiel, c'est que, par Berne, nous sommes unis à la Suisse, nous sommes des Suisses! Les montagnes qui nous séparent des XIII Ligues helvétiques ne seront jamais assez hautes, ni les gorges assez étroites, pour empêcher le grand souffle qui nous vient des Alpes de pénétrer jusque dans nos vallées.*[47] L'opposition de Visard fait des Prévôtois de véritables Waldstätten de cœur. Ils s'en retournent à Moutier sans avoir prêté le serment et ne craignent pas de probables représailles militaires. Les hommes du prince, chargés de soumettre les Prévôtois à son autorité, sont d'ailleurs déboutés par les alliés bernois. Les drapeaux suisses et bernois font alors leur apparition sur la scène du «festspiel» et un colonel alémanique prend la parole: *Je dirai en allemand: «Hie Bern, Hie Schweizerboden» (...) Je vide mon verre en l'honneur de l'union perpétuelle, de l'amitié indissoluble entre Berne et la Prévôté.*[48] Et puis, avec la *Bernermarsch* en fond musical, Visard répète son indéfectible attachement à la ville des bords de l'Aar. Enfin, comme dans tout drame patriotique suisse, les derniers mots sont au peuple, qui répond au banneret: *Vive la Prévôté! Vive Berne! Vive la Suisse!*[49]

Dans cette partie politique, Bessire s'est attaché à démontrer le caractère profondément suisse de la communauté prévôtoise. L'affaire du banneret Visard est perçue à travers le mythe alpin: comme les Suisses primitifs auxquels ils s'identifient, les Prévôtois de 1705 rejettent tout pouvoir ressenti comme étranger. Les Bernois sont considérés tels des sauveurs qui permettent aux gens de Moutier de s'épanouir dans le cadre helvétique. Nulle part Bessire ne donne une dimension plus globale au conflit. Celui-ci n'est jamais considéré comme un épiphénomène révélateur des conflits d'influence dans la Prévôté entre le prince-évêque de Bâle et le puissant canton de Berne.[50]

La dimension politique n'est pas la seule abordée par Bessire dans ce «festspiel». Il y présente aussi une problématique sociale permettant d'exalter la suissitude des Prévôtois. En effet, si les gens de Moutier s'opposent au pouvoir princier, c'est essentiellement le pouvoir tyrannique de l'ensemble de la noblesse qu'ils rejettent. On nous présente ce groupe social sous des traits caricaturés à l'extrême. Louis de Kastell et Guy d'Eptingue regrettent le bon vieux temps féodal *où le baron pouvait faire brancher, c'est-à-dire pendre haut et court, le manant qui lui avait volé un lapin.*[51] Le prince-évêque lui-même apparaît lors de la cérémonie comme hautain, imbu de sa personne et désireux de mettre le peuple au pas par tous les moyens. L'hostilité prévôtoise touche uniquement ces gens-là. Elle ne s'étend pas aux populations du nord de l'Evêché asser-

vies au pouvoir princier. Un Ajoulot se plaint d'ailleurs de cette oppression et rend la noblesse responsable de tous ses maux (impôts, mauvaises récoltes, etc.). Un bourgeois delémontain fait part de son admiration vis-à-vis de l'esprit d'indépendance et du patriotisme des Prévôtois. Gossin, un bourgeois de Moutier proche de Visard, rejoint ces hommes dans leurs aspirations démocratiques: *Les seigneurs sont des hommes comme nous. A bas les tyrans!* [52] C'est donc bien le pouvoir de la noblesse qui est remis en cause par Visard et les siens. Le caractère suisse des populations jurassiennes les mène vers des aspirations démocratiques.

La suissitude des Prévôtois est d'ailleurs bien présente dans leur fruste mode de vie qui rappelle celui des paysans alpins. Au début de la pièce, on assiste au retour du sergent Gobat. Enfant de Moutier, il s'est engagé au service du roi de France et a guerroyé un peu partout en Europe pendant près de cinq ans. Après avoir échappé miraculeusement à la mort – Dieu veille sur les Suisses – il passe quelque temps à Versailles, dans la splendeur du règne de Louis XIV. Mais il ne se plaît pas dans les fastes de la Cour et rentre au pays en expliquant à ses amis: *Au plus beau château, au palais le plus somptueux, je préfère la vieille maison de mes parents.* [53] Il y retrouve sa promise qu'il épouse à la fin du «festspiel». Cette intrigue amoureuse permet à Bessire de fondre l'amour romantique dans l'attachement à la patrie. Gobat proclame: *Deux grands amours se partagent mon cœur, celui d'une jeune fille aussi douce que belle, et l'amour du sol natal, de ses vallées, de ses montagnes, de ses villages.* [54] Dans un chant, la Patrie prend même les traits de Jeanne, sa bien-aimée.

Le succès de la pièce est retentissant et la population a saisi le message. Le chroniqueur du *Petit Jurassien* l'a compris et peut écrire: *Il se dégage de ce drame qui met aux prises un grand de ce monde et de simples paysans*[55]*, une forme de séduction, qui vous saisit et qui ne vous lâche plus pendant les quatre actes (...). Le caractère frondeur et narquois des Jurassiens ne perd jamais ses droits (...). ça sent bon le village, le sapin, la montagne. Ces paysans, ces bûcherons, ce tailleur, ces fileuses, ce sont bien nos aïeux; nous nous reconnaissons en eux; leur sang coule dans nos veines.* [56]

## Conclusion

Dans le Jura comme ailleurs en Suisse, les «festspiele» révèlent l'émergence d'une identité nationale fondée sur une histoire partagée. Partout dans le pays, on va bricoler les histoires et les cultures cantonales afin de les rendre compatibles à une norme helvétique moyenne. Les

grands mythes suisses qui se mettent en place dans la seconde partie du XIX[e] siècle (démocratie alpine, société consensuelle, etc.) servent de référents aux diverses histoires cantonales: on va interpréter son propre passé dans le but d'y démontrer la permanence de l'idée suisse. On cherche avant tout à mettre en avant l'unité des communautés cantonales et leur totale adhésion à la Suisse. Séverine Hutin affirme en outre que *les «festspiele» sont hantés par une crainte de la fracture que révèle le silence gardé sur les épisodes historiques de la Suisse douloureux à cet égard, et les libertés souvent prises avec l'histoire pour épurer celle qu'on veut faire apprendre au peuple. A ceci s'ajoutent parfois des adjurations à la prudence concernant la mainmise de l'étranger qui ne sont pas anodines. Véhicule d'une propagande, le «festspiel» présente le spectacle apologétique d'une idylle toujours menacée et apparemment toujours renouvelés.* [57]

Une seconde préoccupation majeure est le souci de donner un caractère immuable de l'image du Suisse primitif. Ce qui est exalté, dans nos «festspiele» comme dans les autres manifestations patriotiques de l'époque, c'est le «Waldstätten» des origines, qui vit en harmonie avec la nature et défend son pays contre toute influence étrangère. C'est cette image terrienne mythifiée du Suisse qui perdure dans notre identité jusque dans les Trente Glorieuses. Parlant des expositions nationales, Pierre Pauchard affirme qu'*en 1883, 1896, 1914 et 1939, on glorifie la patrie tout en cultivant son jardin, en gérant son fonds de commerce et en encensant la machine (...). C'est le paradoxe de ces expositions nationales: plus le monde et le pays se modernisent, s'industrialisent (...) et plus on invoque les mythes de Tell et du Grütli, plus on fait miroiter le rêve de l'âge d'or du passé, plus on exalte les paysans et une conscience nationale défensive.* [58]

Les «festspiele» jurassiens sont tout à fait dans cette norme helvétique. Les années 1900-1930 sont un moment durant lequel les Jurassiens cherchent leur pleine intégration dans la société suisse. Le Kulturkampf est oublié et la souveraineté bernoise acceptée. On veut se séparer d'une certaine image contestataire et proclamer que *Le Jura s'affirme en créant* [59] et non plus en s'opposant.

Les Jurassiens se présentent donc comme des Suisses ordinaires dans leurs «festspiele». On insiste particulièrement sur des épisodes historiques symbolisant cette suissitude, comme le service mercenaire ou les liens séculiers avec la ville de Berne. Mais surtout, par sa mise en scène, la communauté jurassienne prétend incarner le mythe de la société démocratique suisse. On exalte l'harmonie d'une société sans classes, attachée à sa terre et à sa liberté. Le temps n'a aucune emprise sur ce monde qui vit refermé sur lui-même.

Au cours des années 1930, un nationalisme de droite, largement inspiré des idées de Barrès et de Maurras, se développe dans les milieux in-

tellectuels romands et jurassiens[60]. Doublées d'une frustration grandissante des élites politiques et des effets dévastateurs de la crise économique, ces idées donnent naissance dans l'après-guerre au mouvement séparatiste jurassien. Pendant longtemps, celui-ci ne remet pas en cause une société suisse à laquelle il adhère totalement. On cherche seulement à donner aux Jurassiens une place identique à celle des autres peuples confédérés. C'est même au nom des grands mythes suisses nés vers la fin du XIX[e] siècle que les Jurassiens réclament un canton. Les cortèges des fêtes du peuple jurassien[61] mettent en scène les trois Waldstätten de 1291 (1954) ou les figures emblématiques d'Helvetia (1955) et de Guillaume Tell (1957). Il faudra attendre la radicalisation des mouvements populaires (RJ, UPJ) dans les années 1960 et l'arrivée d'une jeune génération marquée par la contestation post-soixante-huitarde pour amener les séparatistes jurassiens à remettre en question l'ordre helvétique dans son ensemble, principalement durant les années 1970 et 1980[62]. Cette phase «unschweizerisch» de l'histoire jurassienne contemporaine ne durera pas. L'adoption d'une constitution progressiste n'empêchera pas le Jura de devenir un canton comme les autres[63].

*Pierre-Yves Donzé (Porrentruy) est historien.*

NOTES

[1] Sur la naissance de l'identité nationale suisse, voir l'excellent ouvrage de Bernard Crettaz, *La beauté du reste,* 1993 ou celui d'André Reszler, *Mythes et identité de la Suisse,* Genève, 1986

[2] Sur l'histoire et le rôle des «festspiele», notamment en Suisse romande, voir Séverine Hutin, *Mythes & tabous de l'histoire suisse et cantonale au travers de cinq «festspiele» romands (1896-1914)*, Neuchâtel, Université (mémoire de licence), 1996, 165 p. Ce travail n'aborde aucune manifestation jurassienne.

[3] Ibidem, p. 5

[4] Ibidem, p. 161

[5] Paul-Otto Bessire, *A Saint-Germain et à la Prévôté de Moutier-Grandval,* Moutier, Le Petit Jurassien, 1908, 19 p.

[6] Paul-Otto Bessire (1880-1958): historien, écrivain et professeur à l'Ecole cantonale. Hostile au mouvement séparatiste jurassien en 1919, il est l'un des inspirateurs du réveil autonomiste d'après-guerre.

[7] Léon Froidevaux (1876-1931): journaliste et musicien. Rédacteur du journal prévôtois *Le Petit Jurassien* et profondément séparatiste, il est inquiété par la censure et les autorités militaires en 1915-1916.

[8] Paul-Otto Bessire, *A Saint-Germain et à la Prévôté...*, op. cit., p. 7

[9] La fin des conflits politico-religieux du XIX[e] siècle et l'intégration des conservateurs au pouvoir politique, cantonal et fédéral, joue en faveur de cet œcuménisme avant l'heure. Ce premier «festspiel» de Bessire ne contient aucune allusion aux divisions confessionnelles. On

désire montrer une communauté locale unie. Nous rappelons que les catholiques représentent en 1900 et en 1910 environ 33% de la population du district.

[10] Paul-Otto Bessire, *A Saint-Germain et à la Prévôté...*, op. cit., p. 19

[11] Ibidem, p. 11

[12] Thème barrésien cher à Bessire. Voir à ce sujet Claude Hauser, *Aux origines intellectuelles de la Question jurassienne. Culture et politique entre la France et la Suisse romande (1910-1950)*, Courrendlin, CJE, 1997, 528 p.

[13] Paul-Otto Bessire, *A Saint-Germain et à la Prévôté...*, op. cit., p. 12

[14] Ibidem, p. 18

[15] Entre 1880 et 1920, le district de Moutier connaît un développement industriel sans précédent que traduit son évolution démographique: dans le même laps de temps, la population du district passe de 14812 habitants à 23017, soit une hausse de plus de 55%. Cette industrialisation se fait essentiellement dans le cadre de grandes entreprises horlogères ou mécaniques qui emploient des dizaines, voire des centaines d'ouvriers. Voir Christophe Koller, *Quelques aspects de la modernisation industrielle dans le Jura bernois pendant la Grande Dépression (1872-1895)*, Genève, Université (mémoire de licence), 1990, 189 p.

[16] Paul-Otto Bessire, *A Saint-Germain et à la Prévôté...*, op. cit., pp. 16-18

[17] Ibidem, p. 16

[18] *Le Petit Jurassien*, 7 juillet 1908

[19] Paul-Otto Bessire, *A Saint-Germain et à la Prévôté...*, op. cit., p. 19

[20] *Le Petit Jurassien*, 8 juillet 1908

[21] Sur ce processus identitaire au niveau helvétique, voir l'article de Bernard Crettaz, «Un si joli village. Essai sur un mythe helvétique», dans *Peuples inanimés, avez-vous donc une âme?*, Lausanne, Université, 1987, pp. 5-18. Crettaz parle notamment du «Village suisse» réalisé lors de l'exposition nationale de 1896. Sa conception présente de nombreuses similitudes avec l'image que la ville de Moutier renvoie d'elle-même dans ce «festspiel».

[22] H. Sautebin, *La Réunion du Jura au Canton de Berne*, Porrentruy, Imp. Billieux, 1908, 32 p.

[23] Sautebin est directeur de l'Ecole secondaire de Moutier et Juillerat professeur de musique à l'Ecole normale de Porrentruy.

[24] H. Sautebin, *La Réunion...*, op. cit., p. 7

[25] Ibidem, p. 9

[26] Ibidem, p. 19

[27] Ibidem, p. 20

[28] Ibidem, p. 21

[29] Ibidem, p. 26

[30] *Le Démocrate*, 27 juillet 1908

[31] *Le Pays*, 27 juillet 1908

[32] *Le Démocrate*, 28 juillet 1924

[33] *Le Pays*, 28 juillet 1924

[34] Voir François Kohler, «La grève générale dans le Jura», dans M. Vuillemier e.a., *La grève générale de 1918 en Suisse*, 1977, pp. 61-78; Marcel Rérat, «Au tournant du siècle: Un ralliement sans reniement (1890-1919), dans *Le Parti démocrate-chrétien du Jura 1877-1977. Du ghetto à la liberté*, Porrentruy, Ed. jurassiennes, 1977, pp. 63-83

[35] Sur le parcours de Reynold, son cheminement idéologique et son rayonnement dans le Jura, voir Claude Hauser, *Aux origines intellectuelles...*, op. cit., notamment pp. 33-62, et Alain Clavien, *Les Helvétistes. Intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle*, Lausanne, Ed. d'En Bas, 1993, 323 p.

[36] *ASJE*, 1920, p. 212

[37] On retrouve cette volonté d'affirmer sa suissitude par une histoire militaire mythifiée dans d'autres cantons. Pour le cas neuchâtelois, voir Philippe Henry (dir.), *La mémoire de la Révolution neuchâteloise de 1848. Du Cinquantenaire au Centenaire. 1898-1948*, Hauterive, Ed. Attinger, 1997, 251 p.

[38] *Le Pays*, 16 février 1920

[39] Ribeaud fonde son séparatisme sur des bases helvétistes et fédéralistes. Son nationalisme n'a pas de fondement ethnique.

[40] *Le Pays*, 16 février 1920

[41] Voir Léonard Montavon, *Le « Pays » et la question jurassienne durant la première guerre mondiale*, Fribourg, Université, 1971, 236 p.

[42] *Le Pays*, 16 février 1920

[43] Cité par Claude Hauser, *Aux origines intellectuelles...*, op. cit., p. 196

[44] Paul-Otto Bessire, «Le Banneret», dans *ASJE*, 1926, pp. 63-146

[45] Directeur de la société locale de chant

[46] Paul-Otto Bessire, «Le Banneret», op. cit., p. 84

[47] Ibidem, p. 104

[48] Ibidem, p. 141

[49] Ibidem, p. 144

[50] Pour une vue d'ensemble des conflits entre Berne et le prince-évêque dans la Prévôté de Moutier-Grandval, on consultera les actes du 8e colloque du Cercle d'études historiques de la SJE, «Le traité de combourgeoisie de 1486 entre Berne et la prévôté de Moutier-Grandval. Le statut de cette seigneurie sous l'Ancien Régime», dans *ASJE*, 1986, pp. 25-98

[51] P.-O. Bessire, «Le Banneret», op. cit., p. 89

[52] Ibidem, p. 98

[53] Ibidem, p. 77

[54] Ibidem, p. 112

[55] Rappelons toutefois qu'Henri Visard provient d'une imposante famille de notables prévôtois. Il est lui-même notaire, greffier de justice, maire de Grandval et banneret de la Prévôté. Sa descendance est extrêmement nombreuse et compte plusieurs maires et notaires. Paul-Otto Bessire en serait lui-même un descendant direct.

[56] *Le Petit jurassien*, 3 juin 1926

[57] Séverine Hutin, *Mythes...*, op. cit., p. 24

[58] Pierre Pauchard, *Les Suisses dans le miroir: les expositions nationales suisses*, Lausanne, Payot, 1991, p. 161

[59] Henri Girardin, dans *Le Petit jurassien*, 8 juin 1926

[60] Voir Claude Hauser, *Aux origines intellectuelles...*, op. cit.

[61] Voir *50 fêtes du peuple jurassien,* Delémont, MAJ, 1997, 115 p.

[62] Voir Didier Froidevaux, «Nécessité politique et violence symbolique dans la lutte séparatiste», dans *ASJE*, 1988, pp. 9-28

[63] Voir Jean-Claude Rennwald, *La transformation de la structure du pouvoir dans le canton du Jura, 1970-1991. Du séparatisme à l'intégration au système politique suisse*, Courrendlin, CJE, 1994, 712 p.